

Jean JOACHIM

# Un poil de mangouste



Du même auteur :

- *La Guadeloupe jusqu'au bout. Cavaliers aux Dames*  
(Essai Politique) – 2004  
Collection Alizés

EXTRAIT

CLIN D'ŒIL  
ET  
ENTRELACS CREOLES

Toute ressemblance avec des personnes existantes  
ou ayant existé ne serait que fortuite et pure  
coïncidence.



*A mes filles : Maréva et Célia.  
Remerciements très affectueux  
et complices à mon épouse Chantal.*

*Remerciements très chaleureux à Monsieur  
Franck Desalme Directeur Général de la Société  
Les Grands Moulins des Antilles (Les GMA). L'aide  
de cette entreprise locale a éminemment contribué  
à l'édition et la publication de cet ouvrage.*



## Préface

Témoin précoce de tout ce qui a fait son entourage, Jean Joachim a tour à tour mis à profit son expérience dans la vie économique sociale et politique de son île pour en être un spectateur avisé.

Il a choisi de s'exprimer dans un exercice qui lui sied comme un gant : le roman. Reconstituant des périodes, mélangeant des générations, recomposant des personnages au gré de son imagination. Un vrai patchwork qu'il a tissé avec malice et qui se lit facilement sur une tonalité légère.

Mais dans le fond, « Joa » a-t-il été si léger que cela ? Pas si sûr si on prend le temps de lire et interpréter entre les lignes les interférences de sa prose avec l'histoire de son « Pays » si compliqué, angoissant mais passionnant. Milan Kundera avait traité de « l'insoutenable légèreté de l'être ». Peut-être que c'est en pensant à lui que l'on peut imaginer que les personnages et l'histoire de ce roman ne sont pas si légers que cela.

Daniel Marival. Journaliste.



« Aux Antilles, c'est la parole qui fait l'homme, c'est le conte qui fait le conteur : Le Maître de la Parole Créole.

Le conteur dit : – Yékrik ! Est-ce que la cour dort ?

Le public répond : – Yékrak ! Non, la cour ne dort pas !

Le conteur poursuit : – Si la cour ne dort, c'est Isidor qui dort, dans la cour de Théodore pour deux sous d'or ! Yékrik ! Yékrak ! Yémistikrik ! Yémistikrak ! »

*(Extrait de Tradition orale  
aux Antilles Françaises-Diane Ramassamy)*

*Yékrik !*



# 1

Le souffle frais et continu des alizés était maintenant un souvenir. Il avait été remplacé par un air immobile, chauffé et humide, pesant. Le mois de Juin avait en effet amené un peu plus de chaleur dans ses entrailles. Nelly Bourbon de Chazeilles était allongée dans la bergère créole de sa chambre. L'avant-veille, son mari Amaury avait pris l'avion à destination de Paris où il devait rester une dizaine de jours. Elle avait eu du mal à le convaincre d'aller superviser au dernier moment, cette vente de tableaux, qui n'avait rien d'exceptionnelle, mais il avait tout de même acquiescé à sa demande.

A Paris il avait toujours beaucoup à faire.

Nelly s'éventait mollement, quand une crispation dans tout le ventre la fit se relever brutalement de son siège.

– Ginette ! Ginette !

– Oui Madame Nelly.

– Je viens de ressentir une douleur au ventre. Là, au milieu, et aussi en bas. Ça y est ! Le travail a commencé.

Vite prépare nos affaires ! Il nous faut bien trois quart d'heure pour arriver jusqu'à la case créole de « Man Bertin ». (nom familial de Madame Lambertin)

– Bien Madame, mais tranquillise-toi, je pense que nous avons le temps. Tu sais, c'est ton premier accouchement, ton ventre tiendra le bébé plus longtemps.

Pendant que Ginette Kandarrassamy, la servante indienne des Bourbon de Chazeilles s'affairait à remplir une petite valise. Nelly, sa patronne soufflait par à-coups doucement.

– On y va Madame. Tout va bien se passer Madame Nelly. Dieu est grand, et l'ange Gabriel nous protège.

– Epargne-moi tes bondieuseries, prend la petite valise bleue sur la dernière étagère de l'armoire, ainsi que mon sac sur la commode, et partons !

Les deux femmes accrochées l'une à l'autre se dirigèrent vers le garage attenant à la grande maison coloniale des Bourbon de Chazeilles.

Située au lieu dit Blanchet au Moule, l'habitation faisait face, à partir de la route nationale, à l'usine à sucre et à la distillerie. Elle était précédée par une majestueuse allée de palmiers royaux où nichaient en permanence des grappes turbulentes de merles. On l'apercevait de loin au milieu d'un immense champ de cannes.

Un écrin de briques roses dans une mer verte ondoyante.

L'usine à sucre et la distillerie embaumaient littéralement toute la région de ces effluves fortes,

entêtantes, envoutantes de rhum en fermentation, de sucre cuit et de paille brûlée, qui pénétraient avec douceur les sens et l'imaginaire. Elles punctuaient le paysage, par leurs cheminées dressées, raides, coiffées de panaches blancs à chaque récolte.

C'était une maison de maître majestueuse, datant de 1870 absolument unique dans les Antilles. Elle était construite d'une armature de fer émanant des Chantiers Eiffel, avec des parements de briques roses et un toit en tuiles importées de la Poterie des Trois Ilets en Martinique. Elle comportait un étage, et était flanquée d'une galerie au rez-de-chaussée, d'un balcon circulaire à l'étage, qui faisaient tous les deux, le tour de la maison. Toutes les colonnades de la charpente, ainsi que les frises et marquises s'étaient en dentelles de métal.

Une habitation coloniale de rêve, imposante et d'une troublante somptuosité.

Cette extraordinaire demeure faisait l'objet de la curiosité générale. Tous ceux qui passaient devant pour la première fois, éprouvaient le besoin de s'arrêter, pour l'admirer. Aussi, devant le portail d'entrée de la propriété, une aire de stationnement avait été spécialement aménagée, afin de permettre aux voitures des nombreux touristes de prendre des photos de loin de cette maison sans perturber la quiétude de ses illustres occupants.

Lors du départ de Nelly et de Ginette, toutes les portes de communication internes étaient ouvertes.

Dans le réduit attenant à la salle à manger, Fragile était assis de manière imposante sur un petit tabouret en bois. Il faisait silencieusement les cuivres et les bougeoirs en argent, comme à son habitude tous les mercredis matin, affublé d'un tablier en madras, qui compte tenu de son physique ressemblait plus à un bavoire, ce qui lui donnait un air pathétiquement ridicule.

Il leva angéliquement les yeux au ciel et marmonna, en agitant avec excitation les deux mains, la bouche remplie de salive :

« Dieu... le ventre... le bébé... le bébé Ah !!! le bébé !!! »

Fragile était un simple d'esprit, qui avait été recueilli chez les Bourbon de Chazeilles, par l'entremise de religieuses, avec l'accord total et actif d'Anne, la première femme d'Amaury, décédée depuis. Cette dénomination délicate contrastait violemment avec un physique épais, massif.

Anne était une femme très croyante et pratiquante, toute dévouée aux pauvres et aux démunis, ce qui n'était pas sans agacer quelque peu Amaury, à l'époque, qui trouvait qu'elle exagérait dans ce domaine, et que tout cela lui coûtait cher ! Toutefois, la décision d'accueillir Fragile chez eux, n'avait pas fait l'objet de grandes discussions. Madame Bourbon de Chazeilles première du nom, femme de caractère, confortablement nantie au plan financier avait pu faire prévaloir son point de vue sans problèmes.

Elle avait considéré que dans ce que la nature

avait accompli de travers, il y avait quand même la main de Dieu. Cet être incomplet avait droit à une vie normale, comme tout le monde. En le recueillant dans leur demeure, elle accomplissait son devoir de chrétienne. Par ailleurs elle avait réussi à convaincre Amaury que c'était une façon pour lui de se faire pardonner tous les nombreux péchés mortels qu'il avait commis et de gagner ainsi une place au ciel.

Fragile était donc un pur objet de charité et de contrition chrétienne.

De fait, le cerveau de Fragile avait fait un aller simple, une bonne fois pour toutes. Dans sa tête, il était parti et ne souhaitait que partir. Même si son imposante carrure, comme un gros bagage abandonné, était, elle, restée là où il était.

Avant d'avoir été recueilli chez les Bourbon de Chazeilles, on pouvait l'observer déambulant le long des berges et scrutant l'horizon à longueur de journée, de manière pathétique, espérant découvrir la fumée d'un paquebot en partance. Il avait perpétuellement ancré dans son inconscient, la nostalgie du « Colombie », ou de « L'Irpinia », paquebots qui, à l'époque, effectuaient la traversée de l'Atlantique vers l'Europe.

Ses premières tentatives de départ avaient eu lieu avec une valise et comme il se faisait systématiquement repérer, il l'abandonna pour un triste baluchon en madras créole, qu'il avait toujours accroché à son dos, comme une bosse. Ainsi, il déambulait tristement dans les rues, comme une

tortue caret qui ne prenait jamais la mer !

Il avait une valise dans la tête, le seul rêve qui l'habitait et était devenu lui-même une valise !

Plusieurs histoires se racontaient sur l'origine de l'état actuel de Fragile : une femme qui l'avait quitté pour la Métropole ? Son meilleur ami parti au service militaire sans retour ? Un sort jeté alors qu'il était encore dans le ventre de sa mère ? Un coup de foudre reçu dans son jardin un jour d'orage ?

Son surnom venait du fait que, sur la caisse en bois dans laquelle il s'était réfugié et où il avait rapidement été découvert, était inscrit en lettres rouges : FRAGILE.

N'étant pas dans sa tête, là où il souhaitait être, Fragile s'exprimait chichement et parlait à très peu de personnes, excepté parfois, à un autre personnage qu'on appelait Cavalier Mystère, avec ses longues moustaches poivre et sel. Un insomniaque qui ne se déplaçait dans la ville que la nuit, en faisant comme s'il chevauchait un animal. On se demandait quels pouvaient être les secrets partagés entre Fragile et Cavalier Mystère, cela leur appartenait, à eux seuls, dans un voyage et vers une destination qu'ils étaient les seuls à connaître !

C'est ce pauvre voyageur perpétuel, resté sur lui-même, qui avait été accueilli dans la demeure des Bourbon où il effectuait diverses tâches ménagères en échange du gîte et du couvert.

La beauté des lieux incitait au voyage. Il s'y sentait bien.

## 2

Sous la conduite de Ginette, les deux femmes arrivèrent à Moule.

Ville où l'écume bouclée d'une mer enragée pénètre sans fin, à grand fracas de « choua », une terre offerte, en un perpétuel ressac d'amour.

Ville enfantée par la mer, poudrée de sa mousse lors des grands vents d'octobre, à l'odeur de rouille et de sucre, dont les flans se font caresser amoureusement par les tiges des fleurs de canne. Postée fière et cambrée, au dos de ses sœurs rivales Sainte-Anne et Saint-François.

Au niveau du cimetière, on entendit le bruit inattendu bref et lugubre de goulot amplifié, fait par les pêcheurs soufflant dans leurs conques de lambis : « Tououout-tout-touououout-tout », pour annoncer qu'ils étaient arrivés sur le bord de mer, avec leurs poissons. Ce son étrange semblait aussi annoncer autre chose. Nelly, surprise, en frissonna, et se tint le bas du ventre à pleines mains.

Elles traversèrent mollement le boulevard central,

dans un lassis de « grenats »-mobylettes pétaradantes, et de camionnettes indolentes pour finir jusqu'au bout, où la mer se rétrécit pour se terminer en goulot, en-dessous du pont, en éjaculant la rivière Daudoin.

Quinze minutes plus tard, elles arrivèrent enfin à Pombiray, en haut d'un petit morne, chez Madame Lambertin, la sage-femme, qui, pipe aux lèvres, mains sur les hanches, les attendait sur le perron de sa villa. Nelly était blême comme un citron pourri et avait le visage crispé de douleurs. Elle marchait difficilement, les jambes ouvertes.

Sur les conseils de Ginette, Nelly avait préféré une sage-femme rurale et compétente à une clinique ou un hôpital de l'île beaucoup moins discrets.

– Madame Lambertin, mon ventre déménage ! J'ai des spasmes de plus en plus rapprochés, lui dit-elle, en soufflant bruyamment.

Grande et forte « *batard-zindienne* »-métis indienne, aux longs cheveux poivre et sel frisottants, sagement tirés en arrière par un chignon strict, à la peau du visage fibreuse comme les papiers buvards de l'époque, burinée par les années le soleil et la vie. Madame Lambertin était une femme « *gyôk* »-énergique, dont la grande expérience était reconnue dans toute la Grande-Terre.

Elle avait fait ses « armes » professionnelles lors de la dernière guerre : « *An tan Sorin* » – à l'époque du Gouverneur Sorin (1940-1943, nom du Gouverneur qui instaura localement le régime de

Vichy). La Guadeloupe d'alors coupée de tout approvisionnement, vivait en quasi-autarcie et manquait de tout, notamment de médicaments qui se vendaient alors à la pièce. Pendant cette période, Madame Lambertin, Man Bertin pour les familiers, accouchait à tour de bras, aussi bien des humains que des vaches ou des chèvres ! Il lui arriva même d'arracher des dents.

Elle en avait fait sortir des nourrissons du ventre de leurs mères dans des conditions difficiles ! Une fois même, dans une charrette à bœufs, sous une pluie battante, abritée par une simple bâche, puisque la tête du bébé était déjà dehors !

Au bras droit, elle portait en permanence, attaché autour du poignet, un bracelet de force en cuir, qu'elle s'était confectionné elle-même. Son mari de son vivant était cordonnier. A son contact pendant leurs nombreuses années de vie de couple, elle avait aussi appris à refaire des semelles, et à travailler le cuir. Cette longue pratique manuelle lui avait laissé des mains carrées, fortes, rassurantes, faites pour tenir et maintenir.

Elle prit Nelly par le bras, en lui caressant le dos :

– Ne vous en faites pas. Tout se passera bien ! Vous savez, j'ai déjà accouché presque toute la ville du Moule !! Puis les trois femmes s'enfermèrent dans la villa.

C'était une belle journée créole pour naître. Les flamboyants tout autour commençaient à rougir déjà

du bout de leurs ramures. Signe que les grandes vacances n'allaient pas tarder à arriver. La volée de merles noirs et gris qui s'y trouvaient, en piaillant « Krousikisikila », (musique de merle intraduisible), semblaient le savoir aussi !

– Poussez ! Poussez Madame Nelly ! le travail est presque fini intima Madame Lambertin, dans le vrombissement de son ventilateur.

– Courage, Madame Nelly, « *La Viège Marie, Ba Madanm là fos !* » – La Vierge Marie donnez de la force à la dame ! souligna Ginette.

Après des ahanements et des gémissements essoufflés, ponctués par un cliquetis de bassines, sur fond continu du bruit du ventilateur, on entendit les « Ouin » d'un bébé, qui avait décidé de parler ainsi à la vie.

– C'est un beau petit mulâtre !! annonça Madame Lambertin calmement et avec conviction.

– Madame, madame gémit Nelly, ruisselante de sueur, en tenant la main de Madame Lambertin. Vous avez vu sa couleur, donc vous savez qu'il n'est pas de mon mari. Je vous en prie, jurez-moi, sur la tête de cet enfant, que vous garderez ce secret. Ginette est au courant de tout, mais vous, saurez-vous vous taire à jamais ?

Madame Lambertin s'assit sur le bord du lit, épongea le front de Nelly et, en la regardant droit dans les yeux, avec une infinie douceur :

– Madame Bourbon de Chazeilles, si vous saviez la